

LITTÉRATURE
Gil Courtemanche publie une autofiction entre amour et mort
Pages F 2 et F 3



BIOGRAPHIE
Un nouveau livre fascinant sur le romancier italien Alberto Moravia
Page F 4

LIVRES

CHRISTOPHE HUSS

P our cerner l'intérêt patrimonial du livre de Georges Nicholson, un petit détour s'impose. Voici *in extenso* le texte de l'*Encyclopédie canadienne* sur le personnage auquel Georges Nicholson vient de consacrer 593 pages: «*André Mathieu, pianiste et compositeur (Montréal, 18 févr. 1929-id., 2 juin 1968). Surnommé le "Mozart canadien", il commence à composer à l'âge de quatre ans, donne un récital de ses œuvres à l'âge de six ans et fait ses débuts à la radio en 1936 comme soliste dans son propre Concertino n° 1 pour piano et orchestre. Il étudie tout d'abord avec son père, Rodolphe Mathieu, puis à Paris. Il s'installe à New York après s'y être distingué en 1940 en donnant un concert au Town Hall, puis, à l'âge de 13 ans, il se produit au Carnegie Hall. Il retourne à Montréal en 1943. En 1946, il se rend à Paris où il étudie avec Arthur Honegger (composition) et Jules Gentil (piano). Par la suite, il se met en évidence dans des "marathons de piano". Ce battage publicitaire déçoit ceux qui croyaient en son talent, lequel ne réalisera malheureusement jamais toutes ses potentialités. Ses compositions de jeunesse rappellent celles de Prokofiev. Par la suite, il deviendra un postromantique dans la veine de Rachmaninov. Des extraits de ses compositions forment le thème de la chanson d'accueil et de la partition des XXI^e Jeux olympiques de 1976.*»

Voici le point de départ. Le reste — soit 592 pages et demie du livre publié par Québec Amérique — n'est que du bonus, sans compter la rectification des grotesques élucubrations de la note en question, telle cette assertion selon laquelle Mathieu, dans sa jeunesse, était inspiré par Prokofiev, devenant ensuite un «*rachmaninovien*» sur le tard.

Un précédent

Depuis trois ans environ, sous l'impulsion du pianiste Alain Lefèvre, les observateurs savaient que l'année 2010 serait l'année Mathieu, qu'un film de Luc Dionne mettra sous les projecteurs à partir du 28 mai prochain. La parution opportune de cette biographie s'inscrit dans cette veine.

Nicholson

a donné chair

et histoire à

un personnage.

Un personnage

qui n'existait

pas, ou

n'existait plus.

Le retour du «romantique moderne» à l'avant-scène, entamé en 2003 par l'enregistrement du *Concerto de Québec* par Yoav Talmi et Alain Lefèvre, a rapidement suscité la curiosité des médias. Il a d'ailleurs donné naissance à un ouvrage à la fin de l'année 2007, *Le Portrait d'André Mathieu*, de la journaliste et romancière Hélène de Billy, récit de fiction sur fond biographique, genre littéraire fort pratique lorsque, justement, toute la difficulté du sujet réside dans le tri entre la vérité et la légende.

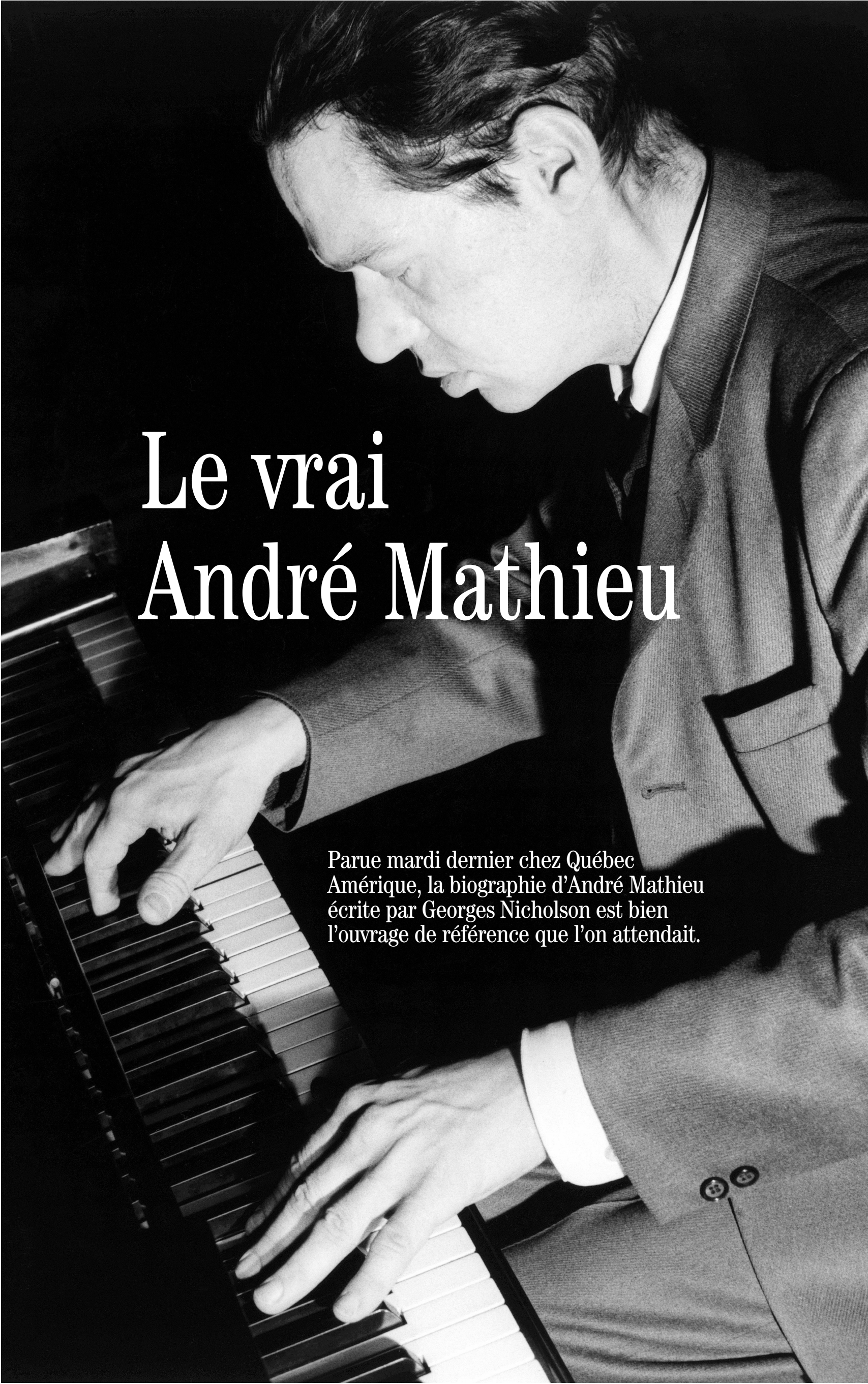
Un ouvrage antérieur, l'*André Mathieu* de Joseph Rudel-Tessier (éditions Héritage, 1976), reposait largement sur les archives de la mère du compositeur. Quand on se rend compte de l'étrangeté de l'amour de celle qui léchait le front de son fils mort et embrassait le cadavre de la tête aux pieds (chapitre 10 du livre de Nicholson, «*Les funérailles*»), on est heureux de voir multipliées par Nicholson, à coup de lectures et de rencontres, les sources d'information.

Georges Nicholson a en effet ouvert toutes les boîtes, recueilli de nombreux témoignages, réalisé un travail de moine, celui dont on rêvait et qui semblait totalement impossible. Plus encore: il a donné chair et histoire à un personnage. Un personnage qui n'existait pas, ou n'existait plus.

Car comment faire le lien entre la loque boursoflée et imbibée, arborant lunettes de soleil et cigarette et baragouinant quelques phrases pâteuses, que l'on voit sur quelques films d'archives et le petit Mozart du piano qui faisait l'admiration de Rachmaninov? Au siècle de l'image, la déchéance rendait invraisemblable le génie qui avait cessé de produire à 25 ans. Il était plus facile d'oublier. Et, malgré sa devise, le Québec aime oublier.

Ceci devrait du moins régler l'une des questions, à savoir si le phénomène Mathieu ne serait pas un peu trop monté en épingle par un certain pianiste. N'oublions pas que, pour une partie du milieu musical, André Mathieu est un moins que rien: «*L'attention reste musicologiquement un peu sympathique sans que rien d'artistique ne suinte. De nos jours, même un ordinateur sait composer de la sorte*», écrivait François Tousignant en 2003 dans *Le Devoir* à propos du *Concerto de Québec*, parlant par ailleurs de «*thèmes navrants que le pianiste tente de faire passer pour des éclairs originaux*». A l'opposé de l'échiquier, Alain Lefèvre déclare dans l'entretien en préambule du livre: «*Il y a chez cet homme un génie mélodique que personne ne peut comprendre et que personne ne pourra jamais lui enlever.*»

Il est désormais acquis que Mathieu sait inventer des mélodies marquantes, mais qu'il est fort défaillant dans l'art de les agencer. Le 4^e *Concerto* que l'on a applaudi récemment à Montréal est, qu'on le veuille ou non, une œuvre orchestrale de Gilles Bellemare sur des thèmes d'André Mathieu. L'utilité du travail de Georges Nicholson dépasse largement ce qu'on peut penser d'André



PIERRE CASTELL

André Mathieu à la salle Claude-Champagne de l'école Vincent-d'Indy le 6 février 1968.

«Il y a chez cet homme un génie mélodique que personne ne peut comprendre et que personne ne pourra jamais lui enlever.»

— Alain Lefèvre

DÉCOUVRIR
AUJOURD'HUI
CE QUE SERA
DEMAIN



78^e Congrès
de l'Acfas
Université de Montréal
HEC Montréal • École Polytechnique
du 10 au 14 mai 2010

78^e congrès annuel à
l'Université de Montréal,
du 10 au 14 mai 2010

www.acfas.ca

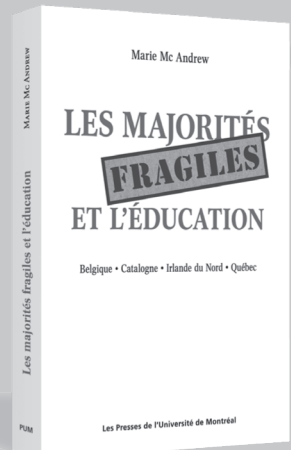
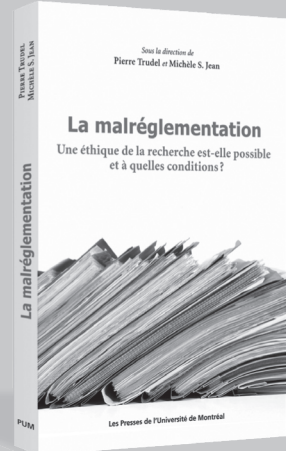
Les Presses de l'Université de Montréal NOUVEAUTÉS



Le cosmopolitisme

Sous la direction de
Ryoa Chung et
Geneviève Nootens
272 pages • 34,95 \$

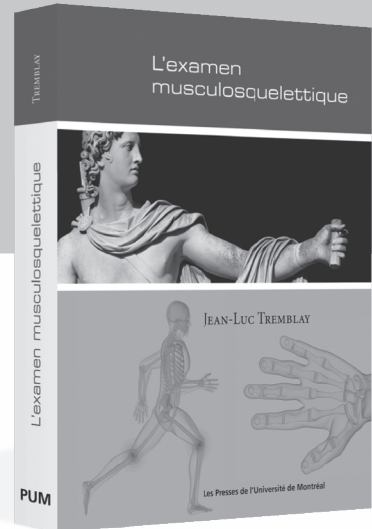
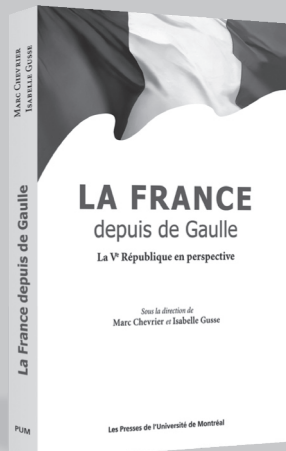
La malréglementation
Sous la direction de Pierre
Trudel et Michèle S. Jean
174 pages • 24,95 \$



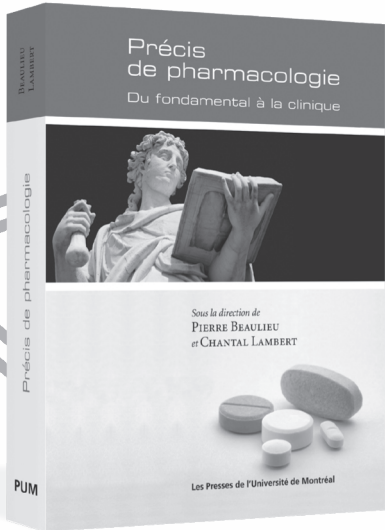
Les majorités fragiles et l'éducation

Marie Mc Andrew
292 pages • 29,95 \$

**La France depuis
de Gaulle**
Sous la direction de Marc
Chevrier et Isabelle Gusse
316 pages • 29,95 \$



L'examen musculosquelettique
Jean-Luc Tremblay
368 pages • 90 \$



Précis de pharmacologie
Sous la direction de Pierre Beaulieu
et Chantal Lambert
878 pages • 125 \$

www.pum.umontreal.ca

Université
de Montréal

F 2

LE DEVOIR, LES SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 MAI 2010

LIVRES

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Ni l'amour ni la mort

Gil Courtemanche livre une autofiction
dans laquelle il se dévoile sans fard et sans pudeur

CAROLINE
MONTPETIT

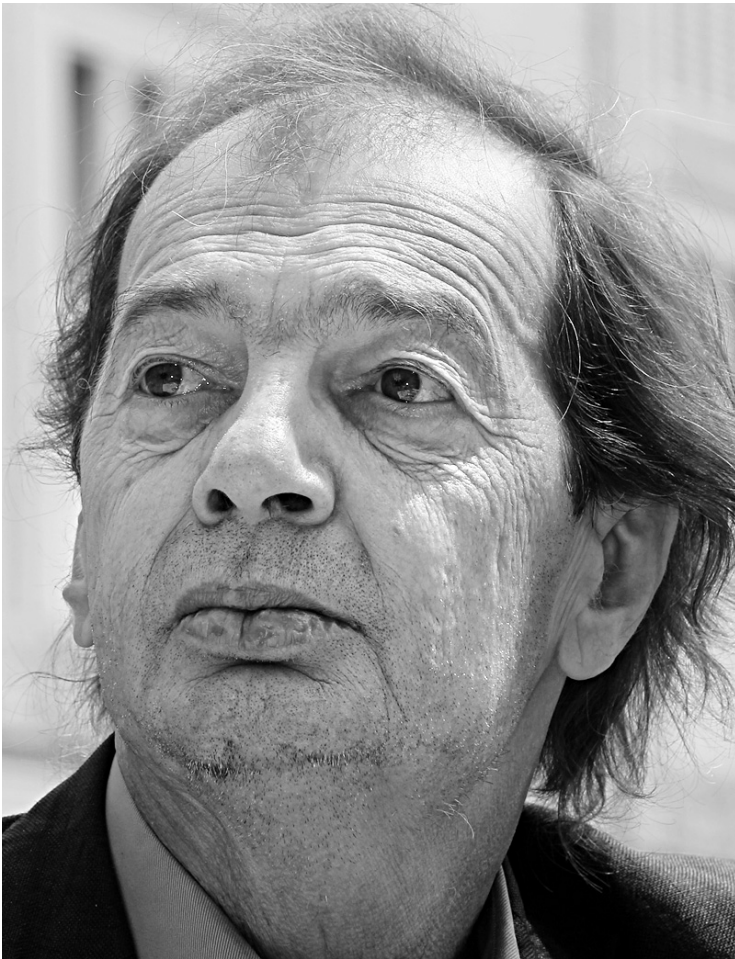
Il a frôlé la mort et la dépression, perdu l'amour. Et voilà que, devenu un autre homme par la force des choses, il publie de nouveau. Gil Courtemanche lançait donc cette semaine sa première «autofiction», au titre évocateur: *Je ne veux pas mourir seul*, aux éditions du Boréal.

Cette semaine, il était attablé rue Bernard, au restaurant Les Enfants terribles, son quartier général où se déroulent d'ailleurs, sans qu'on le nomme, quelques scènes du livre, dont celle où le protagoniste principal, Gil Courtemanche pour ne pas le nommer, entame son testament sous l'œil d'une serveuse attentionnée. Gil Courtemanche se dit aujourd'hui en rémission d'un cancer. Au plan psychologique, ajoute-t-il cependant, il est au même point que le personnage de son livre.

Ce livre, il admet qu'il aurait préféré de pas l'écrire, et il troquerait tout de suite et volontiers l'immense succès de son premier roman, *Un dimanche à la piscine à Kigali*, contre une soirée avec la femme qui l'a quitté.

Mais le destin n'en a pas voulu ainsi, et Gil Courtemanche livre ici une autofiction sur le chagrin d'amour et sur la maladie, une autofiction dans laquelle il se dévoile sans fard et sans pudeur.

Il précise d'ailleurs qu'il avait placé en exergue de son livre *Une belle mort* une citation de l'écrivain mexicain Paco Ignacio Taibo II sur la nécessité de l'impudeur chez l'écrivain: «*Écrire un roman est un acte fondamentalement impudique.*» Après avoir songé un instant à ne donner aucune entrevue au sujet de *Je ne veux pas mourir seul*, il en a finalement accepté quelques-unes. De toute façon, précise-t-il, ce qu'il écrit dans ce livre ne compromet que lui-même.



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

Gil Courtemanche

Cul-de-sac

Par moments, *Je ne veux pas mourir seul* se situe à la limite de l'essai, avec des réflexions sur l'amour, sur la douleur. L'auteur y mesure par exemple les ravages de la maladie et ceux du chagrin d'amour, les premiers étant somme toute moins dévastateurs que les seconds. En entrevue, il ajoute que le traitement de la maladie se compare à une intervention mécanique, à laquelle il s'est plié sans rechigner «*pour ne pas faire de peine à sa mère*», par exemple.

Car le personnage principal le répète à plusieurs reprises, il n'a pas vraiment envie de vivre, mais il a peur de mourir. «*La peur de mourir, c'est la peur d'avant la mort*», précise-t-il, la peur de la souffrance. Cela le place, précise Courtemanche, dans un «*cul-de-sac absolu, que Camus aimerait bien comme description de l'absurde*», et qu'il ne réussit pas vraiment à dépasser. «*Tu vis parce que tu es vivant*», dit-il. En fait, ce qui manque, dans cette vie reconquise après les traitements médicaux, c'est le sens, celui que

donne un destinataire autre que soi au souper concocté le soir, par exemple, celui que fournissent les enfants en général à leurs parents.

Mais Courtemanche se garde bien de dire que l'écriture a un effet thérapeutique quelconque. Ceux qui le prétendent, ajoute-t-il, se livrent à des affabulations. Il souhaite cependant que ce livre soit lu par des hommes, ceux par exemple qui ont du mal à donner des marques d'affection à leur femme en public, comme lui-même du temps qu'il était marié. Les hommes en général ont tant de mal à dévoiler leur vulnérabilité, commente-t-il. «*Les hommes ne parlent pas*», dit-il. En fait, ajoute Courtemanche, écrire est son métier, tout simplement. «*J'écris parce que c'est ma façon préférée de m'exprimer*», résume-t-il, en ajoutant que «*les journalistes sont les oreilles du public, les écrivains sont leur parole*». Il travaille d'ailleurs présentement à un autre roman, qui raconte l'histoire d'une Haïtienne de Montréal, histoire qu'il a entamée tout de suite après la parution d'*Un dimanche à la piscine à Kigali*.

Dans le roman, où l'autofiction, puisqu'on y trouve une bonne part de fiction, Gil Courtemanche finit par fréquenter une librairie de Trois-Rivières. Il s'occupe à l'occasion du commerce. Est-ce à dire qu'il voit un salut dans les livres? Pas vraiment, répond-il. Tout au plus permettent-ils, ces livres, de garnir plus copieusement une assiette qu'on n'avait au départ pas très envie de manger.

Le Devoir

JE NE VEUX PAS MOURIR SEUL

Gil Courtemanche
Boréal
Montréal, 2010, 167 pages

MATHIEU

La brique de Georges Nicholson tamise toute la mythologie entourant Mathieu

SUITE DE LA PAGE F 1

Mathieu. En plongeant dans le Québec artistique de l'après-guerre en colligeant lettres et comptes rendus, ce livre est une pierre consolidant, presque *in extremis*, un pan de notre mémoire culturelle collective.

L'enfant sans enfance

Le philosophe allemand Friedrich Schlegel, qui s'est penché sur l'importance de l'histoire de l'art, écrivait à propos de la littérature, il y a deux siècles: «*Dans chaque littérature il existe certainement quelque chose d'universel et d'objectif dans la*

mesure où l'esprit humain se manifeste sous des formes universelles adéquates à sa nature. Mais elle ne manquera jamais de quelque chose d'individuel et de spécial, dans la mesure où pareille manifestation est modifiée, comme le requiert la nature même du langage, par les circonstances locales.»

La destinée d'André Mathieu éclaire notre individualité et identité en tant que société. Le Québec a-t-il compris l'importance de cultiver, de connaître son histoire et ses acteurs? Sans doute pas. Mathieu est un maillon sans équivalent de notre histoire musicale. Il appelait et méritait donc ce travail.

La brique de Georges Nicholson tamise enfin toute la mythologie entourant Mathieu. Faire le tri entre légendes et faits semblait mission impossible: Georges Nicholson s'est de toute évidence pris au jeu, pour le bien de tous. On suit cette saga hors du commun de la seule manière qui vaille: pas à pas. On apprend ainsi beaucoup de choses sur les séjours de Mathieu à Paris, ses écrits, son engagement nationaliste. On revit des événements, comme cette mort par noyade évitée de justesse à l'âge de 15 ans. On suit comme un feuilleton la correspondance acrimonieuse entre Rodolphe Mathieu (le père d'André) et Wilfrid Pelletier.

Le livre dévoile bien des circonstances qui ont nui au développement musical d'André Mathieu, des concours de circonstances parfois, comme l'irruption de la Seconde Guerre mondiale au moment où André était retourné au Québec. «*J'espère que ce ne sera pas trop long*», écrit Rodolphe Mathieu aux mécènes parisiens partis au front. L'anecdote en dit long sur ce qui entourait André, cet enfant sans enfance parti dans la vie avec le très lourd handicap d'une dépendance affective malade à l'égard de ses deux parents. Le retour de bâton à l'adolescence fut violent et *in fine* fatal.

À lire Georges Nicholson, il n'y a probablement pas de moment où tout bascule, mais simplement



ÉRIC LE RESTE

André Mathieu au piano à six ou sept ans

un terrible désalignement des astres, sur tous les plans, qui ont fait basculer un être humain qui aurait dû apprendre là où, déjà, on le poussait à récolter, à exploiter un talent hors normes.

La rigueur du travail de Nicholson se voit d'abord dans la qualité de l'édition. Combien de livres sur la musique se discréditent simplement par les orthographe fantaisistes des noms propres? Pas de ça ici... même si on peut ergoter sur le choix de l'orthographe Rachmaninov — prisee dans les pays anglosaxons — par rapport à Rachmaninov! Il y a enfin le goût du détail que l'on sent partout, et particulièrement dans la rigueur des annexes, dont un inattendu et surprenant florilège d'aphorismes, d'une misogynie aigrie.

La bataille n'est pas finie: la liste des œuvres permet de percevoir, au-delà de l'engagement particulier du pianiste Alain Lafèvre, tout le travail d'édition qui reste à faire pour simplement permettre à Mathieu d'exister musicalement.

Le Devoir

ANDRÉ MATHIEU

UNE BIOGRAPHIE
Georges Nicholson
Québec Amérique
Montréal, 2009, 593 pages

LITTÉRATURE

Peine d'amour, peine de mort



DANIELLE LAURIN

C'est un livre sur la mort. La mort qui guette, le cancer qui est là. Et c'est un livre sur l'amour. L'amour qu'on a perdu et qui ne reviendra plus. C'est un livre sur la peine d'amour comme une peine de mort.

C'est un livre qui dit que la perte de l'amour fait plus de peine, fait plus de mal que le cancer du larynx. C'est un livre-testament pour dire qu'on a compris trop tard. Et qu'on a peur. Peur de mourir seul.

C'est un livre qui blesse. Qui blesse dans le sens d'une blessure exprimée, mise à nu, sans pudeur, devant nous. Une blessure violente, terrifiante. On est dedans. Dans la plaie vive qui saigne.

C'est un livre dur. Sans complaisance. D'une lucidité effrayante. Un livre cruel. Cruel dans le sens de quelqu'un qui ne se ménage pas, ne se laisse aucun répit. S'autoflagelle. Non pas par masochisme, mais parce qu'il sait qu'il le mérite.

C'est le livre de quelqu'un qui dit: regarde, j'ai eu tout faux. Et qui fait son mea-culpa. Mais sans attendre, sans espérer de pardon. C'est un livre de rédemption impossible. D'expiation qui ne rachètera rien, ne réparera rien, n'apportera aucun salut de l'âme.

C'est un livre impossible. Et pourtant, Gil Courtemanche l'a écrit: *«Je ne veux pas mourir seul.»* Présenté comme une autofiction. C'est tout. On voudrait dire: c'est tout. Lisez-le, vous verrez bien. Lisez-le, absolument. On voudrait s'arrêter là-dessus.

Mais on voudrait aussi trouver le mot juste. Le mot juste pour qualifier ce livre impossible. Exploit? Exploit littéraire, exploit humain, exploit surhumain.

Exploit: *«Action d'éclat accomplie à la guerre.»* C'est la première définition donnée par *Le Petit Robert*. Oui. Il y a ça dans *Je ne veux pas mourir seul*. La guerre qu'un homme livre contre la maladie, contre la mort, contre l'abandon amoureux. Mais plus encore, la guerre qu'il livre contre lui-même.

La guerre qu'il livre à son arrogance, ce sentiment de supériorité qu'il a toujours ressenti. Contre sa négligence, surtout. Négligence vis-à-vis de la personne aimée parce que trop imbu, trop sûr de lui. Trop bête, trop con pour prendre la main de sa femme, l'embrasser sur la bouche en public. Trop heureux. Trop éperdu, trop étourdi par le bonheur. Aveugle.

Quant à l'action d'éclat dans ce cas, elle tient au fait de pouvoir écrire ça: *«Je m'étais convaincu que mes faiblesses faisaient partie de mon être et peut-être, pourquoi pas, de mon charme.»* Puis: *«Puis je n'ai rien vu parce que, pour la première fois de ma vie, j'étais absolument heureux. Le bonheur rend aveugle, surtout si on croit que c'est un état permanent.»* Enfin: *«Quand on aime comme je t'aime, une telle négligence mérite la mort.»*

On continue? *«Je n'ai pas de dernière volonté, sinon celle de te revoir.»*

La deuxième définition du mot «exploit» dans le dictionnaire se lit ainsi: *«Action remarquable, exceptionnelle.»* *Je ne veux pas mourir seul* est un livre remarquable, exceptionnel. En ce sens qu'outre la confession et le témoignage de Gil Courtemanche qui sont exceptionnels, il y a sa plume et son talent d'écriture qui sont remarquables.

Ironique quand même. Douloureux. Terrible. La certitude de lire, après *Un dimanche à la piscine à Kigali, Une belle mort* et *La mort, le lézard et moi*, qui demeure de grands romans, le meilleur livre de l'auteur. Son plus puissant. Son chef-d'œuvre. Alors qu'il fait ce constat: *«J'écris pour dire que j'ai raté ma vie.»*

Troisième sens, familier, du mot «exploit»: *«Action réussie, succès.»* A défaut d'avoir réussi sa vie, Gil Courtemanche a réussi son livre. Et on lui souhaite tout le succès du monde.

Quatrième et dernière définition: *«Exploit d'huissier»*, c'est-à-dire, *«acte judiciaire rédigé et signifié par un huissier»*. Rien à voir avec *Je ne veux pas mourir seul*. Si ce n'est que Gil Courtemanche s'y présente comme l'huissier de sa propre vie. Celui qui dresse la liste de ses échecs, de ses manquements, et s'assigne à comparaître avant le Jugement dernier.

«Quand j'écris, je ne meurs pas», disait Marguerite Duras. *«J'écris pour vivre encore»*, note Gil Courtemanche. Puis: *«Inventer la vie pour ne pas mourir. Je suis condamné à la fiction. Je vais donner un amour inventé.»*

Donner un amour inventé: c'est ce qu'il fait dans la dernière partie du livre. On le sent, on le sait bien. Autant jusque-là on s'en foutait de ce qui était vrai ou inventé dans cette autofiction, parce que c'était tellement fort, tellement ça de toute façon, autant ici on tique.

On tique sur la fin. Moi, en tout cas. Même si je comprends pourquoi elle est là. Même si elle est bien écrite, bien ficelée, là n'est pas la question. Mais cette impression d'un rajout, comme une excroissance. Cette impression d'une fin un peu... comment dire: plaquée.

Ce n'est pas mon livre, bien sûr, et qui suis-je pour dire ça? Mais j'aurais préféré que le livre se termine avant. Avant le séjour à Trois-Rivières et l'amour de remplacement. Cet amour de remplacement qui ne remplace rien au fond, mais qui apporte de la douceur. De la lumière. Oh, une toute petite lumière.

Ce qui me dérange, ce n'est pas la douceur, la toute petite lumière. Non. Au contraire. C'est le fait qu'on n'y croit pas. Que je n'y crois pas. C'est le fait que Gil Courtemanche ne parvient à me faire croire qu'il y croit.

Mais peut-être y croit-il vraiment, à cette douceur, à cette petite lumière au bout du tunnel. Peut-être n'a-t-il pas le choix?

JE NE VEUX PAS MOURIR SEUL

Gil Courtemanche
Boréal
Montréal, 2010, 168 pages

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

De filles tombées en femmes debout

Micheline Lachance replonge dans l'univers du XIX^e siècle

CAROLINE MONTPETIT

Avec le premier tome des *Filles tombées*, publié chez Québec Amérique, Micheline Lachance plongeait dans la réalité des mères célibataires québécoises du XIX^e siècle. Elle y explorait la question de la quête de la mère biologique. Cette fois-ci, avec le deuxième tome, *Les Fantômes de mon père*, elle replonge dans l'univers du XIX^e siècle, et c'est la recherche de son père biologique que Rose entreprend.

Micheline Lachance l'explique elle-même: ce sont les lecteurs, nombreux, du premier tome des *Filles tombées* qui l'ont poussée à se lancer dans le suivant. Plusieurs de ces lecteurs avaient vécu la quête ardue de leurs parents biologiques. *«Mon roman, m'ont-ils dit, a eu sur eux l'effet d'un baume. Maintenant que mon héroïne, Rose, avait renoué avec sa mère, ils souhaitaient la voir partir sur les traces de son père»*, écrit Micheline Lachance dans une note aux journalistes.

Au hasard de ses lectures, car Micheline Lachance est passionnée d'histoire, elle découvre l'existence d'Agnès Joy, une Québécoise de Saint-Armand à la vie pour le moins mouvementée. *«Actrice à New York, elle a épousé un lieutenant de l'armée américaine, le prince prussien Félix de Salm-Salm, et l'a suivi jusque sur les champs de bataille, où elle a agi comme infirmière, allant même jusqu'à*



Micheline Lachance

JACQUES GRENIER LE DEVOIR

voler pour nourrir les blessés. Son dévouement pendant la guerre de Sécession a ému le président Lincoln, qui a salué son grand cœur. Lorsque, peu après, elle séjourna au Mexique, une révolution opposait l'empereur d'origine autrichienne Maximilien I^{er}, dont elle est devenue l'amie, au chef révolutionnaire Benito Juarez. Le célèbre peintre mexicain Manuel Ocaranza a d'ailleurs immortalisé la scène au cours de laquelle Agnès supplie Juarez d'épargner la vie de Maximilien», raconte Micheline Lachance. Par ailleurs, ajout-elle, la comédienne Brigitte Fossey incarnait ces jours-ci, à Paris, la princesse de Salm-Salm dans la pièce *La Nuit de l'audience*.

Micheline Lachance a dé-

couvert l'existence de la princesse en feuilletant un vieux livre du journaliste et historien québécois Léon Trépanier intitulé *On veut savoir*. Trépanier y dévoilait les origines québécoises de la princesse, que d'autres historiens avaient plu-

tôt fait naître au Vermont ou dans le Maryland. A la suite de Trépanier, Micheline Lachance a mis la main sur les documents officiels certifiant que la naissance de la princesse a bien eu lieu à Saint-Armand. Elle y est d'ailleurs née le jour de Noël, 25 décembre. La princesse de Salm-Salm, qui s'est par ailleurs mariée à un diplomate après la mort du prince, a aussi rédigé ses mémoires, dans lesquels a puisé Micheline Lachance.

On retrouve donc ici la Rose du premier tome, qui vient tout juste de connaître sa mère ainsi que ses origines irlandaises. Alors qu'elle est à la recherche de son père, Tom Cork, disparu sur un vaisseau négrier, Rose, qui était copiste dans le roman précédent, se retrouve également à écrire la biographie de l'aventurière et princesse Agnès de Salm-Salm. Et là ne s'arrête pas l'apport de personnages célèbres au livre. Micheline Lachance ne s'est

pas privée de mêler un peu de l'histoire de Louis Riel à ce deuxième tome de roman.

Le Devoir

LES FANTÔMES DE MON PÈRE

Micheline Lachance
Québec Amérique
Montréal, 2010, 400 pages

MAREK HALTER
Le Kabbaliste de Prague

En librairie maintenant

À l'époque, l'Europe flambait. Les persécutions se multipliaient contre les Juifs. Le rabbin MaHaRal crée le Golem. Le premier humanoïde de l'histoire.

Robert Laffont

Invitation
Séance de signature

Venez rencontrer **R.J. Ellory**
auteur de *Vendetta*
en lice pour le **Prix**
des Libraires du Québec
dans la catégorie hors Québec

R. J. Ellory
Vendetta

mardi le 11 mai
de midi à 14h

le Parchemin

Mezzanine métro Berri-UQAM, 505, rue Sainte-Catherine Est
Tél.: 514-845-5243 www.parchemin.ca

PUL
Presses de l'Université Laval

Les orateurs ici rassemblés
peignent un tableau flamboyant
de l'histoire du Québec.

PAUL TERRIEN
LES GRANDS DISCOURS
DE L'HISTOIRE
DU QUÉBEC

466 pages | 39,95 \$

www.pulaval.com

Visitez les Presses

LITTÉRATURE

Le révolutionnaire qui inventa un écrivain

«Parce que la seule chose à laquelle je ne veux pas renoncer, c'est le bonheur, un jour.»
— Carlos Liscano

En 1970, à la fin de l'été, les Tupamaros perpétrèrent quatre enlèvements en Uruguay: un juge, le consul du Brésil et deux experts américains, dont un qui, lié à la CIA, conseillait la police secrète, autrement dit: un professeur de torture. Ce dernier, Dan Mitrone, est retrouvé avec quatre balles dans le corps, puis les Tupas négocient la libération du premier contre la lecture de leur manifeste à l'Assemblée nationale. Le document se terminait par ces mots: «Nous vaincrons.»

Au Québec, un groupe de jeunes gens avait les yeux tournés vers le cône sud du continent. Parmi les inspirateurs du FLQ se trouvait un garçon de 20 ans, Carlos Liscano, défroqué de l'armée de son pays. Il est arrêté en 1972 et passe les treize années suivantes en prison. Est torturé, bien évidemment. Et il se met à écrire, devient écrivain, ce qui peut devenir une autre forme de torture, mais ça, il ne le sait pas encore.

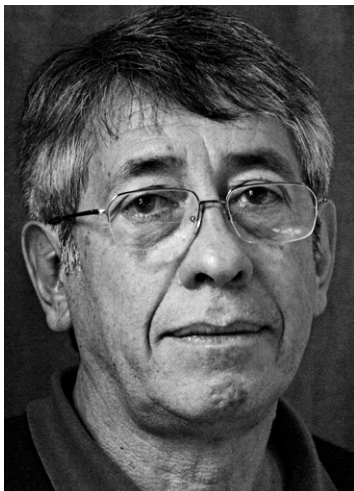
Je ne suis pas allé relire ma critique de *Souvenirs de la guerre récente* (2007), mais j'en avais dit du bien. Le roman introduisait un peu d'intelligence et d'ironie dans un lieu, la caserne, où elles sont rarement à leur place. Avec *L'Écrivain et l'Autre*, voilà autre chose, comme si Liscano essayait maintenant de nous dire, dans la douleur, qu'il n'y a de véritable enfermement qu'en soi-même, dans le mensonge et la survie. Dans le domaine des souffrances morales, seule la peine d'amour, peut-être, peut se comparer aux tourments de l'écrivain qui cherche à s'arracher de l'âme un livre qui se refuse. Et c'est le combat solitaire que raconte Liscano. Il écrit le livre qui ne veut pas venir, un autre livre, ce qui reste de l'écrivain et de son acte dérisoire quand les illusions emportent avec elles la fiction.

Avertissement: il est préférable d'être heureux pour lire ce livre. Préférable d'être assis dans une cuisine devant un bon café au lait, avec le chant des cardinaux qui fait sonner la lumière du matin dehors et le journal arrivé devant la porte avec celui du monde, et d'avoir

hâte à la journée qui vient. Il faut être solide pour goûter la beauté profonde et un peu lassante de ces pages, il faut ne pas croire que le destin personnel et l'aspiration à la simple joie peuvent reposer sur une activité dont l'essence même est de donner lieu à une forme de schizophrénie: l'écriture. C'est le livre d'un homme malheureux écrit pour des gens heureux. Il appartient à ces œuvres d'art qui, mine de rien, élèvent de tels réquisitoires, contiennent de si violents règlements de comptes avec l'existence que, quand leurs auteurs se suicident, on se tourne vers elles pour y chercher avertissements et signes précurseurs.

«Ma vie, aujourd'hui, 6 mars 2003, est un chemin de solitude, d'improductivité et de doute. Je sens que la direction que j'ai choisie, l'art, ne peut se justifier que par la créativité permanente, constante, quotidienne. Mais, comme je ne fais rien, comme ma tête oscille entre le néant et la sauvagerie de vouloir tout, tous les matins la misère me submerge.» «Hier, je me suis réveillé en me disant qu'il fallait que je me tue.» Le dernier Liscano est aussi jojo que ça.

Mais cette remise en question radicale d'un engagement qui demande plus qu'il ne donne, de ce métier qui n'est pas une vie, nous vaut, paradoxalement, une flopée de belles sentences, des réflexions aussi graves que simples et définitives sur le vieux conflit de l'écriture et de la vie (plus vieux que ça, tu meurs...), et bien des lignes qui valent d'être méditées. Ce conflit, il est d'abord centré, dans la vision liscanienne de la littérature, sur l'invention du personnage de l'écrivain, dont l'humain normal, avec ses besoins désespérément prosaïques, devient le valet. «L'inventé vit dans un monde de mots, de semi-délire, de papier: il vit dans ce qu'il écrit. Le serviteur vit dans la réalité. Le serviteur sait qu'il n'existe pas. Qu'entre eux deux le seul qui soit réel c'est l'inventé.» Réel peut-être, mais d'une réalité bien incapable d'assouvir les désirs de la terre, les rêves du vivant. Ce divorce contre-nature, cette «lutte des classes» à l'intérieur d'un même être est, chez Liscano, la source d'une nostalgie presque insoutenable. «Vivre, c'est pratique, c'est un fait, pas une idée, une pensée. Se lever, prendre son petit déjeuner, agir,



Carlos Liscano

rentrer chez soi, agir, dormir. Ça, c'est la vie.»

C'est l'histoire d'un homme qui, arrivé à 60 ans, découvre que la littérature ne le fait, au sens littéral des mots, pas vivre, que la littérature est peut-être inutile, sauf dans la mesure où elle est ce ciment qui maintient en place les illusions sans lesquelles son individualité s'écroulerait. Et c'est à pleurer. «Parce que la plupart des gens ne lisent pas ce que tu fais. Parce qu'ils n'ont pas besoin de te lire pour vivre.» Et si parfois l'écrivain qui broie du noir sur sa page blanche semble se laisser aller à des phrases toutes faites, comme: «Vivre, ce n'est pas faire de la littérature. La vie n'est pas un scénario. Mais écrire peut devenir une raison de vivre», on sent bien que la conviction n'y est pas. Qu'il est arrivé à un point où sa supposée raison de vivre pourrait très bien le tuer à petit feu sacré.

Aucune muse ni amour incarné ne traverse jamais ces pages, et même en faisant la part de la pudeur, c'est peut-être une partie de l'explication, une clef de cette apparente impasse dont le narrateur ne nous épargne aucune ombre, une issue possible, qui lui échappe. Le mot amour, quand il vient sous sa plume, est privé de résonance, dirait-on. Il a la sécheresse et la pauvreté d'une abstraction. Reste l'attente: «Cette nuit je suis arrivé, cette nuit j'ai été là. Même si maintenant je n'y suis plus, même si maintenant je ne suis pas capable de trouver le chemin pour arriver, même si maintenant je ne suis pas capable de décrire ce que j'ai vu.»

Ouf. Excusez-moi, mais faut que j'aille porter mes poubelles au chemin. Ça va me prendre mes jumelles, pour mon cher autour des palombes. La tendre lumière, les «ti-canards» qui naissent dans les ajoncs. Des outarides bien enlignées filent au nord dans le ciel bleu. Elles devraient peut-être passer par Montevideo, des fois.

L'ÉCRIVAIN ET L'AUTRE

Carlos Liscano
Traduit de l'espagnol
par Jean-Marie Saint-Lu
Belfond
Paris, 2010, 193 pages

BIOGRAPHIE

Moravia et le sexe annihilant

MICHEL LAPIERRE

À la fin de sa vie, Alberto Moravia (1907-1990) déclare: «Je ne crois pas en Dieu, ni en aucune religion, je ne crois pas dans la morale courante, ni à l'amour universel. Je ne crois qu'en la littérature... Ma fiction représente mon âme faite de mots.» Par la désarmante sincérité de sa profession de foi, il nous rassure sur le pouvoir de l'écriture. Mais il nous ébranle en réduisant l'humanité au sexe, à ses yeux ultime et banale clé du langage.

Voilà les sentiments qui nous habitent après la lecture d'*Alberto Moravia*, vaste ouvrage de René de Ceccatty, romancier français né en 1952 et confident tardif du célèbre écrivain italien qu'il a traduit. Pour la première fois, un biographe scrute de l'intérieur, explique, va jusqu'à prolonger l'évolution esthétique et intellectuelle de Moravia.

Ceccatty souligne l'importance que le maître de l'art romanesque accorde à la révolution sexuelle des années 60. Moravia pense que le bouleversement a réussi à «enlever au sexe tout sens qui ne soit pas celui qui convienne à l'intrigue». Il précise: «Ce n'est qu'à partir du moment où le sexe devient insignifiant qu'il présente un intérêt.»

Dès 1954, *Le Mépris*, l'un de ses meilleurs romans, annonce à

souhait cette réflexion. Un couple file le parfait amour. Soudain, lors d'un séjour à Capri, la femme cesse de se donner à son compagnon pour un motif totalement incompréhensible, si bien que, dans la barque où ils se trouvaient tous les deux, il ne la voit plus, ne la sent plus. Elle est déjà un fantôme. Pourtant, elle ne mourra d'un accident de voiture qu'un peu plus tard.

Dans l'œuvre de Moravia, l'amour physique devient étrangement le principe asocial par excellence. Ce thème récurrent, le biographe l'analyse avec beaucoup de justesse. «Le sexe, résume-t-il, n'est ni sacré ni révélateur (comme chez Pasolini), ni libérateur et subversif (comme chez D. H. Lawren-

ce), ni même destructeur et tyrannique (comme chez Sade): il dérégule, il vide les rapports humains de toute substance...»

Rien ne reflète mieux cet anéantissement que l'Italie, qui, après 1945, commence peu à peu à sortir de la pauvreté pour accéder à l'aisance, tout en se montrant étrangère à la richesse mythique de son passé millénaire. En voyageant dans le Tiers-Monde, en particulier au cœur de l'Afrique, Moravia, las d'une terre natale dégénérée par la standardisation, cherche le «dépaysement», pour employer le mot qu'il affectionne.

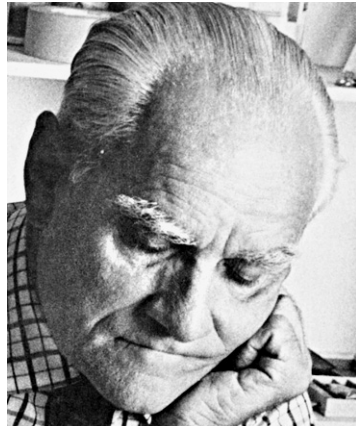
Quant à son grand ami Pier Paolo Pasolini, il espère retrouver dans la partie archaïque du globe la poésie populaire, sous-proletarienne, charnelle, appelée à disparaître de l'arrière-pays italien. Comme le signale Ceccatty, les deux écrivains voient dans l'Afrique un paradis primitif, encore à l'abri du temps destructeur.

«La liberté, c'est la culture», écrit Moravia. Serait-elle aussi, grâce surtout à la littérature, le seul fantôme que le sexe n'éliminera jamais?

Collaborateur du Devoir

ALBERTO MORAVIA

René de Ceccatty
Flammarion
Paris, 2010, 696 pages



INTERNATIONAL PORTRAIT GALLERY
Alberto Moravia (1907-1990)

LETTRES FRANCOPHONES

L'orchestration du Tout-monde par Édouard Glissant

LISE GAUVIN

Un ouvrage plein de surprises, de découvertes, de rencontres imprévues, telle est la manière dont se présente au lecteur l'anthologie de la poésie du Tout-monde proposée par Édouard Glissant. On y trouvera rien de systématique, mais plutôt un savant désordre faisant fi de la chronologie, un agencement subtil d'un texte à un autre, une orchestration musicale animée par le désir d'une totalité non totalitaire. Car cette anthologie de «proximité» s'est construite à partir de la bibliothèque personnelle de l'auteur revisitée par le hasard et l'intuition.

Elle inclut principalement des poèmes, mais aussi quelques textes en prose, de ceux qui désignent les tremblements de l'histoire du monde et en signalent le mouvement. Le montage final fait ainsi apparaître, entre deux poèmes, une petite phrase de Faulkner avouant: «Je suis un poète raté» («I am a failed poet»). Ou des poèmes de Miron entre ceux de Langston Hughes et de T. E. Lawrence. Ou encore quelques pages de Deleuze et Guattari placées après un texte de Chateaubriand, un énoncé de Freud («Le jubilé de l'école retient nos énoncés auprès des maîtres»), juste avant un poème de Neruda.

Certains auteurs, tels Rimbaud et Césaire, reviennent plus d'une fois, ponctuant l'ouvrage à la manière de refrains. On parcourt ce livre comme on effectuerait un voyage programmé par un guide expérimenté et un tantinet espiegle. Ou pour rester dans le domaine musical, comme un autre des chaos-opéras produits par l'auteur de *Poétique de la relation*.

À ceux qui lui demandaient, lors du récent Salon du livre de Paris, si son titre n'était pas une référence directe à l'univers bachelardien, Glissant a répondu que l'imaginaire des éléments existait déjà dans les textes de l'époque précolombienne, comme en atteste l'un des extraits choisis.

Mais un poème peut-il être «coupé, interrompu»? Cette fois, l'anthologiste prévient l'objection en expliquant dans son introduction que la chose est possible, voire souhaitable «quand les morceaux ont la chance c'est-à-dire la grâce de tant de rencontres, quant ils s'accordent entre eux, une part d'un poème qui convient à un autre poème, à cette part nouvelle, et devient à son tour un poème entier dans le poème total que l'on chante d'un coup».

Cependant, comme le sous-titre l'indique, il s'agit là d'une appropriation personnelle et subjective des textes écrits au cours des

siècles. C'est-à-dire d'«une» anthologie de la poésie du Tout-monde qui ne se propose ni en modèle ni en parcours définitif. Libre à chacun ensuite de constituer sa propre courtépointe avec les fragments de son choix, son propre voyage dans le Tout-monde de la poésie, son propre chaos-opéra.

Mise en œuvre d'une nouvelle façon de fréquenter les textes littéraires, cet ouvrage est avant tout un exercice d'admiration, art déjà pratiqué par les plus grands écrivains. Il laisse son lecteur dépaycé et ravi, conscient d'avoir pénétré dans le secret d'un atelier, aux sources mêmes du parcours de l'écrivain, un lecteur qui pourrait dire comme le narrateur de *Noces à Tipasa*, d'Albert Camus: «Jamais je n'ai senti, si avant, à la fois mon détachement de moi-même et ma présence au monde.» Bref, voilà un livre que tous les Robinson devraient avoir sous la main au moment de leur séjour dans les îles désertes.

Collaboratrice du Devoir

LA TERRE LE FEU L'EAU ET LES VENTS

UNE ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE DU TOUT-MONDE
Édouard Glissant
Éditions Galaade
Paris, 2010, 350 pages

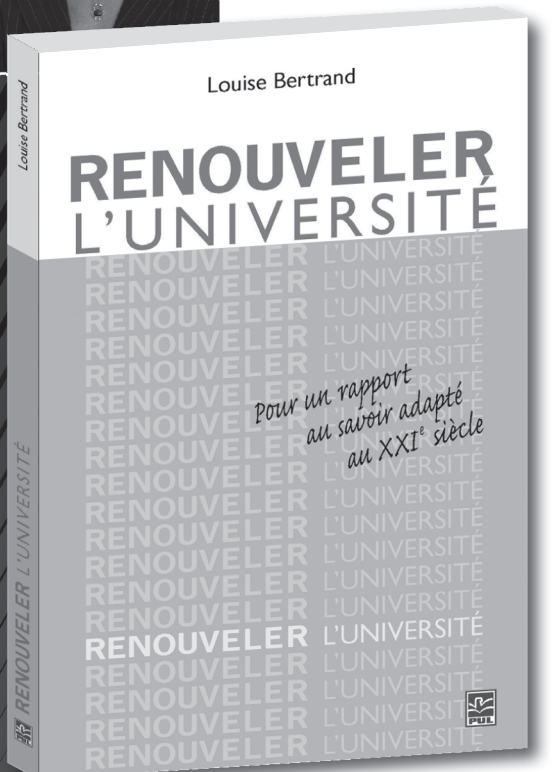


Presses de l'Université Laval

Ce livre se penche sur les transformations de l'université contemporaine qui doit assurer une formation en phase avec la réalité des étudiants, leur mode de vie et leurs besoins, à l'ère de la cybersociété.



Louise Bertrand



166 pages | 19,95 \$

www.pulaval.com

Visitez les Presses

Allée des bouquinistes

GRANDE BIBLIOTHÈQUE

Cinq libraires spécialisés dans les documents anciens élisent domicile sur l'avenue Savoie, à l'ouest de la Grande Bibliothèque.

Venez y dénicher une variété de documents anciens et d'occasion (livres, affiches, cartes postales, gravures, etc.).

Le vendredi de 17 h à 22 h

Le samedi de 12 h à 22 h

Le dimanche de 12 h à 18 h

Ouverture le 14 mai

Du vendredi 14 mai au dimanche 3 octobre 2010

475, boulevard De Maisonneuve Est, Montréal
606 Berri-UQAM
514 873-1100 ou 1 800 363-9028
www.banq.qc.ca

Bibliothèque et Archives nationales

Québec

Photo: Alanah Heffez

LIVRES

BÉDÉ

Mettre Nietzsche, Camus et Carroll en boîte

FABIEN DEGLISE

La promotion est remarquable: les philosophes Nietzsche et Camus, mais aussi le romancier Lewis Carroll, viennent enfin de prendre du galon. Comment? En passant dans l'échelle de classification des arts du sixième au neuvième étage. Une ascension pilotée par LeRoy, Onfray, Fernandez et Collette, et qui se dégoûte en trois temps, forcément avec des bulles.

Avec *Nietzsche* (Le Lombard), le penseur contemporain Michel Onfray et le dessinateur Maximilien LeRoy signent ici une biographie illustrée de l'existentialiste allemand, brillant et tourmenté, proche de Richard Wagner, qui au fil des cases dévoile toute sa complexité par sa pensée sur la morale, l'esthétisme, le pouvoir, Dieu et le doute.

La trame chronologique est erratique. Elle nous promène aussi de Naumburg, où il a passé une bonne partie de sa vie, à Bonn, Bâle, Engadine, en Suisse, ou encore à Venise, en Italie, où le penseur allait confronter avec son ami Peter Gast ses idées sur l'homme, cette chose «*qui doit être surmontée*» puisque presque tout ce qui subsiste des relations humaines n'est «*qu'une cause de blessure*», expose-t-il dans cette succession de scènes aux coups de crayon parfois torturés.

Avec ses planches silencieuses, ses promenades au bord d'un lac, ses discussions de salon, ses pauses contemplatives, ses séances d'écriture et ses angoisses nocturnes, le récit cerne habilement sur 130 pages les nombreuses facettes de l'homme et de son rapport à l'autre sur un terrain psychologique fragile dont la fertilité trouve ici, encore une fois, un nouveau mode d'expression.

Seul en montage

L'œuvre d'Albert Camus est logée à la même enseigne avec *L'Hôte* (Gallimard), mis en images par Jacques Ferrandez, la fascinante plume derrière les *Carnets d'Orient*.

Partant d'une nouvelle puisée dans le recueil *L'Exil et le Royaume*, l'aventure nous ramène dans l'Algérie du temps des colonies, dans une école de la République nichée au sommet d'une montagne où un instituteur dévoué fait rentrer à coups de répétitions l'histoire de la France dans le cerveau des petits Algériens, tout en distribuant du grain à leurs pauvres familles.

Dans cette solitude fonctionariale, l'homme va se retrouver face à un meurtrier amené dans son «*école enfantine*» par un représentant de la gendarmerie. Ce sont les ordres: dans une Algérie sous tension, l'institut va devoir en prendre soin pour la nuit avant qu'on ne le conduise dans un village voisin, même si cela heurte de toute évidence ses idéaux.

Avec cet assemblage d'aquarelles sublimes, Ferrandez, que plusieurs mangeurs de bulles n'hésitent pas, après ses *Carnets* ou ses *Tramways de Sarajevo*, à qualifier de Dela-

croix moderne, offre ici une balade intime, lente et profonde en même temps, dans l'existence humaine. Une existence que l'histoire et la politique teintent parfois d'injustice, d'asservissement, de fragilité et d'idées à contrecourant, et qui confirme le bien-fondé du mariage entre deux plumes qui, à l'image du meurtrier et de l'enseignant, ne pouvaient que se rencontrer.

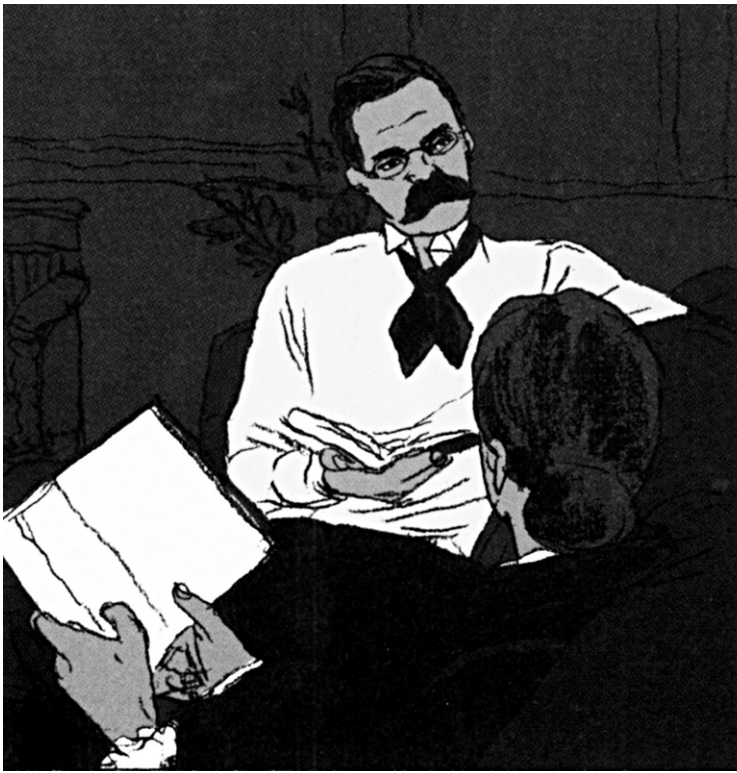
Mange-moi!

Plus ludique, mais tout aussi intéressant, *Alice au pays des merveilles* (Glénat) de Xavier Collette, sur une adaptation du texte de David Chauvel, se veut un énième hommage au récit de Lewis Carroll qui cherche étrangement dans notre époque une nouvelle résonance.

Le lapin pressé, la petite clef sur la table de verre, le liquide qui fait rapetisser et les biscuits qui font grandir, la reine de cœur, le chat du Cheshire, le morse, le charpentier, la chenille au narghilé sont tous là, dans un univers graphique texturé où les jeux d'ombre et de lumière viennent éclairer l'aspect foncièrement angoissant du récit de Carroll, qui baigne dans l'absurde et les paradoxes du conformisme, plutôt que sa dimension ludique et délirante qu'un certain Walt a un brin dénaturée dans le temps.

Et forcément, la proposition faite ici de chuter dans un terrier de lapin mérite d'être acceptée.

Le Devoir



SOURCE LE LOMBARD

Illustration de Maximilien LeRoy pour *Nietzsche*

Marie-Renée Lavoie
La petite et le vieux
roman

«Sa plume élégante et stylisée [...] Un grand talent? On n'en doute même pas.»
Sylvie St-Jacques, *La Presse*

«Ce roman émouvant, humain, drôle, d'une poésie et d'une tendresse extraordinaires [...]»
Suzanne Giguère, *Le Devoir*

www.editionsxyz.com

ROMAN QUÉBÉCOIS

L'enfant-songe

SUZANNE GIGUÈRE

Rôle et pathétique — *Nevada est mort* oscille entre le rire et le serrement de cœur — le troisième roman d'Yves Trottier est mené tambour battant, comme si le romancier l'avait écrit sans lever les yeux et sans pause. Dès les premières pages, il nous administre de l'adrénaline en surdose. L'air est suffocant. De lourds nuages de fumée pèsent sur la jungle, des fusées éclairantes déchirent l'obscurité, une ombre se dresse d'un coup et s'élance vers un soldat à la jambe droite écorchée par un éclat d'obus... Deux pages plus loin s'affichent en caractères sanglants les mots fatidiques: «*Game over*».

Le narrateur, Rocky Surprenant, n'ose pas regarder sa montre. Il a encore passé la nuit à l'ordinateur. Les jeux électroniques engourdissent son mal sans l'apaiser. Il y a un an, un trou noir (la noyade de son fils Nevada) l'aspirait. Depuis, il joue, il joue, pour oublier, pour expulser ce qu'il y a en lui d'inconsolable. Cette fuite en avant le retient prisonnier de son passé. «*Il ne quitte jamais mes nuits. Son petit fantôme bleu resurgit à l'improviste au milieu de chacun de mes rêves. J'essaie de le prendre dans mes bras, de le maintenir contre mon cœur, mais il s'évanouit aussitôt. J'ai un enfant-songe, une brûlure à l'âme qui ne guérit pas.*»

Rocky avait pourtant réussi à se tailler une place du côté ensoleillé de l'existence auprès de sonoureuse et de leurs trois enfants. Génie des mathématiques, doctorat en poche, professeur à l'université. Toujours en quête d'une passion digne comme celle qui avait animé son père et son grand-père, un matin il s'était présenté au Furious Pugilist's Gym. Son grand-père Furious l'avait regardé incrédule, puis avait haussé les épaules. «*Je veux boxer, que j'ai dit. — Tes sûr?*» Le visage du vieil entraîneur s'était durci. «*On n'entre pas dans la boxe du bout du pied comme on pénètre dans l'eau froide. On y plonge corps et âme! Aucun boxeur ne survit sur un ring s'il n'a ni la volonté ni l'abnégation d'un saint martyr. On ne joue pas à la boxe.*»

Rocky se fait écrabouiller dès le premier match. Il devient comptable agréé dans l'entreprise dirigée par son beau-frère. Il déteste ce travail. Le récit prend alors une tournure imprévisible. Jésus Chavez, l'ami d'enfance dont la révolte passait tout le temps par la rigolade, réapparaît après quatorze ans d'absence. Devenu truand, profitant du désarroi de son ami après la mort de son fils, il l'entraîne à Las Vegas au milieu du désert des Mojaves, dans une série d'aventures incroyables et illégales, lesquelles tournent au cauchemar.



© MARTINE DOYON

Yves Trottier

C'est par les cicatrices qu'arrivent et partent les histoires. Rocky finit par sortir de l'agonie lente et insidieuse qui le rongait depuis la mort de son fils. Il retourne sur les lieux du drame, son cœur cogne de plus en plus fort à mesure qu'il s'approche de la rivière où Nevada a perdu pied. Il dépose sur l'eau la carte d'anniversaire et les gants de boxe de son père qu'il voulait lui offrir pour son 5^e anniversaire. Avec le désir brûlant de remporter dorénavant «*tous les rounds contre le mal de vivre*».

Il y a un brin de cabotinage dans ce roman étourdissant, mais surtout un ton, un humour constant, un rythme soutenu, une écriture nerveuse, des mots qui se bousculent et des phrases en rafale. L'histoire est pleine de rebondissements, la psychologie des personnages est fouillée et l'auteur a un sens inouï de la formule.

Ce roman, véritable décharge d'adrénaline et bouffée d'air frais, est signé Yves Trottier, professeur à l'École nationale de l'humour (Montréal), tiens, tiens, et scénariste pour la télévision.

Collaboratrice du Devoir

NEVADA EST MORT

Yves Trottier
Éditions Hurtubise
Montréal, 2010, 317 pages

Les Éditions du **Noroît**

Nouveautés

www.lenoroit.com

Miniatures sidérales
Mona Latif-Ghattas

Italie et autres voyages
Fulvio Caccia

DIFFUSION DIMEDIA

Conseil des Arts du Canada

Grand Conseil du Québec

PRIX des LIBRAIRES du Québec 2010

LUNDI 10 MAI 19H30 LION D'OR
1676, Ontario E. MONTREAL

MISE EN LECTURE des oeuvres finalistes par

Catherine Trudeau
Henri Chassé et Hugo Turgeon

Accompagnés en musique par Benoit Rocheleau.

ENTRÉE GRATUITE

www.prixdeslibraires.qc.ca

alq Association des libraires du Québec

Conseil des Arts du Canada

Canada Council for the Arts

Québec

CONSEIL DES ARTS DE MONTREAL

LE DEVOIR

Patrimoine canadien

Canadian Heritage

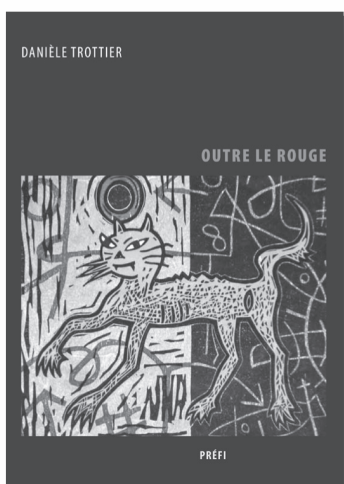
Association des libraires du Québec

Conseil des arts et des lettres

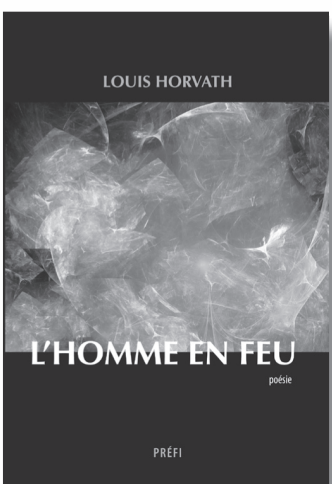
LE DEVOIR

globe média

Deux recueils de poésie innovateurs • PRÉFI



Danièle Trottier
OUTRE LE ROUGE



Louis Horvath
L'HOMME EN FEU

ESSAIS

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Pour en finir avec le mauvais débat sur la réforme

Quand je lis les textes des réformistes scolaires, je suis contre le renouveau pédagogique. Quand je lis les textes des opposants à la réforme, je suis pour. Comment s'explique cette irritation ressentie à l'égard d'un camp comme de l'autre? Par le dogmatisme de la pensée qui caractérise les deux camps.

«*L'une des difficultés du débat sur l'école, où qu'il se déroule, tient à ce que la discussion vire vite en procès d'intention*», écrit Marc Chevrier, en introduction à *Par-delà l'école-machine*, un ouvrage qu'il dirige. Le politologue de l'UQAM déplore ainsi que les adversaires de la réforme soient dépeints, par le camp adverse, comme des réactionnaires et des conservateurs. Or lui-même, dans les textes qu'il signe dans ce collectif, se livre à une charge idéologique contre les réformistes, qu'il accuse «*de mettre les écoles au service de la désinstruction*» et de pratiquer l'embrigadement. Une autre version de la paille et de la poutre, quoi.

On trouve aussi, dans cet ouvrage qui réunit «*des intellectuels de tous horizons qui ont en commun le souci de défendre nos institutions scolaires contre une réforme mal avisée*», des affirmations erronées. Trois (Normand Baillargeon, François Charbonneau et Jacques Dufresne) des sept collaborateurs de cet ouvrage avancent que les parents choisissent de plus en plus d'envoyer leurs enfants dans le réseau privé pour leur épargner les affres de la réforme. Or aucun des trois ne croit utile de mentionner que cette réforme s'applique aussi pleinement aux écoles privées subventionnées, un fait vérifiable qui montre bien que la passion du privé ne s'explique pas par la

réforme et a peut-être plus à voir — c'est une hypothèse — avec le genre de discours dépréciateur que ces trois intellectuels, comme bien d'autres, tiennent sur l'école publique.

L'école québécoise actuelle n'est pas parfaite. Trop de jeunes, notamment, décrochent. Quel est le problème? Est-ce la réforme? Non. Avant elle, il y avait aussi des ratés, raison pour laquelle une réforme a été enclenchée. Cette dernière est-elle pour autant la solution? Non plus. Il semble, en effet, qu'elle n'ait pas permis d'atteindre l'idéal de formation et de réussite souhaité. Peut-on, dans ces conditions, tenter d'établir un état des lieux qui éviterait le dogmatisme?

Ce que l'esprit de la réforme a de bon, c'est le souci de donner du sens aux savoirs, de la pertinence à la vérité, pour reprendre une formule de Fernand Dumont, et de permettre aux élèves de développer des compétences, c'est-à-dire la capacité de mobiliser des connaissances acquises non seulement en contexte scolaire, mais aussi ailleurs et plus tard.

Pour cela, elle prône l'usage d'une pédagogie active, dont les fameux «projets» sont une des modalités. En science, par exemple, «*l'approche par compétences ouvre la voie à davantage d'expérimentation*», explique Marcel Thouin, didacticien des sciences, «*ce qui est plus efficace que l'enseignement magistral*». L'idée est que l'on retient mieux ce qu'on s'est approprié soi-même par l'activité (intellectuelle, ici). Apprendre à dissenter sur une œuvre littéraire (compétence), par exemple, vaut mieux que seulement connaître les noms des grands écrivains (connaissance). Comme le dit une formule réformis-

te, on peut être connaissant sans être compétent, mais l'inverse n'est pas vrai.

Dérapages

Cette réforme, cela admis, a connu des dérapages, soulevés par les collaborateurs de *Par-delà l'école-machine*. L'élève, pour s'approprier un savoir, pour vraiment apprendre, doit, d'une certaine façon, le «reconstruire» dans son esprit, mais cela, comme l'explique François Charbonneau, ne fait pas de ce savoir «*un pur construit*», attribuable à l'élève. Le socioconstructivisme, en allant jusqu'à nier aux savoirs leur vérité intrinsèque, encourage un relativisme malsain, surtout dans le monde scolaire.

De plus, la pédagogie active a ses mérites. Mathieu-Robert Sauvé, dans le meilleur texte de ce collectif, le montre bien, en faisant l'éloge du réseau parascolaire d'animation scientifique, qui applique cette méthode. «*Un principe de base, explique Isabelle Jutras, coordinatrice nationale du Club des débrouillards, est de permettre aux jeunes de participer activement à l'expérience*». Contrairement à ce que suggère Normand Baillargeon, la pédagogie active a été promue par une foule de grands pédagogues du passé. Toutefois, et Rachel Bégin a raison de le préciser, elle devient inefficace si elle n'est pas solidement encadrée par un enseignement magistral. Il faut, à l'école, des connaissances et des compétences, une pédagogie active et un enseignement magistral. L'actuel débat sur l'école, dans lequel les deux camps carburant à l'exclusivisme, nous fait perdre notre temps.

François Charbonneau a raison de remettre en cause l'intégration quasi systématique des élèves en difficulté d'apprentissage dans les classes régulières. Toutefois, son plaidoyer

en faveur du redoublement des élèves faibles relève d'un «gros bon sens» contredit par l'expérience. De même, son parti pris en faveur d'une évaluation traditionnelle (avec note cumulative et moyenne de classe) est essentiellement idéologique. Prenons un exemple simple. Un élève qui fait trente fautes de français dans les deux premiers textes de l'année mais seulement cinq dans les deux derniers doit-il vraiment être évalué sur la base de sa performance annuelle moyenne? Ce serait de l'antipédagogie. De même, on peut aimer consulter des moyennes de classe, mais on ne voit pas en quoi cela contribue à l'apprentissage.

Les auteurs de cet ouvrage ont raison de dire que les réformistes ont été naïfs de croire qu'un nouveau paradigme pédagogique était la solution par excellence aux problèmes de l'école. Ils se trompent, toutefois, en attribuant tous ces problèmes à la réforme et sont naïfs à leur tour en croyant que la solution se trouve dans un retour aux connaissances.

Tous les protagonistes de ce débat aiment l'école et souhaitent son succès. Ils s'entendent sur la nécessité d'une réduction du rapport enseignant-élèves. C'est ce combat qu'il faut mener, tout en prônant une pratique pédagogique diversifiée dans chacune des classes, pour que chaque élève devienne à la fois connaissant et compétent.

louisco@sympatico.ca

PAR-DELÀ L'ÉCOLE-MACHINE

CRITIQUES HUMANISTES ET MODERNES DE LA RÉFORME PÉDAGOGIQUE AU QUÉBEC

Sous la direction de Marc Chevrier
Multimondes
Québec, 2010, 200 pages



JACQUES NADEAU LE DEVOIR

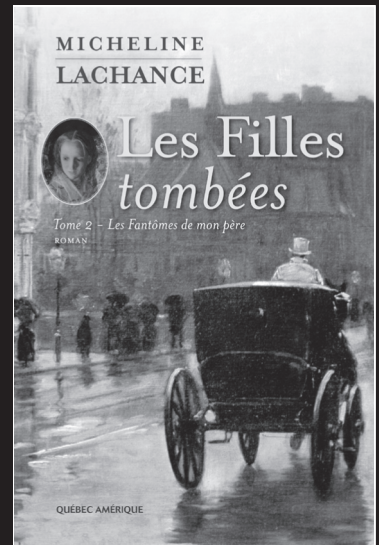
La réforme n'est pas responsable de tous les maux de l'école québécoise.

LES FILLES TOMBÉES TOME 2 – LES FANTÔMES DE MON PÈRE

Micheline Lachance



Photo: © Martine Doyon



Voici le second volet d'une captivante saga encensée par la critique et adorée du public. Des personnages plus vrais que nature gravitent autour de Rose au cœur d'une intrigue habilement menée. Celle-ci révèle des pages d'histoire méconnues, notamment sur l'étrange destin de la princesse de Salm Salm.

On a dit à propos du best-seller
Les Filles tombées, Tome 1 – Les Silences de ma mère

«C'est son meilleur roman!»
— Janette Bertrand,
Radio-Canada,
On fait tous du show business

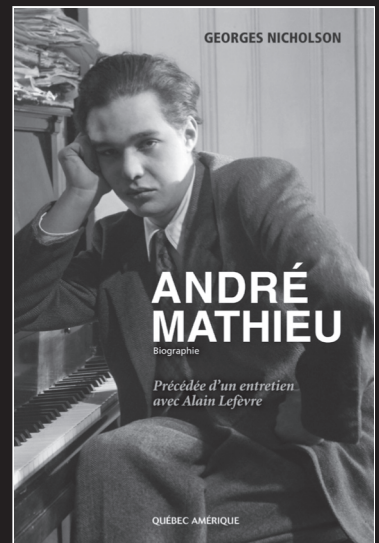
«Micheline Lachance signe un roman qui lui ressemble: sensible et passionné.»
— Monique Roy, Châtelaine

ANDRÉ MATHIEU

Georges Nicholson



Photo: © Philippe Manning



La vie d'André Mathieu (1929-1968) est un conte de fées qui tourne à la tragédie. Pianiste de génie, compositeur incomparable, il atteint les cimes dès l'enfance, mais s'enfoncé ensuite jusqu'à l'autodestruction. Georges Nicholson a mis son immense culture au service de cette biographie essentielle, précédée d'un entretien avec le grand pianiste Alain Lefèvre.



QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com

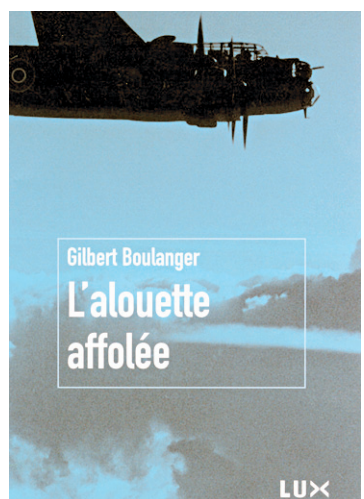
Précieux souvenirs

SÉBASTIEN VINCENT

Plus de 65 ans après la fin du conflit, les vétérans toujours aptes à raconter leur expérience des combats s'avèrent moins nombreux, si bien que la parole vive dont ils sont porteurs cédera bientôt le pas à la parole écrite. Or rares sont les militaires québécois qui ont pris la plume pour faire œuvre de témoignage. Voilà pourquoi la parution des mémoires de l'aviateur Gilbert Boulanger, intitulés *L'Alouette affolée*, constitue un heureux événement du point de vue de l'historiographie. D'autant plus qu'il s'agit d'un récit authentique, fondé sur le livret de bord des missions accomplies, et saisissant puisqu'on le lit comme un roman d'aventures et d'amour.

Maîtrisant l'art de la description et de l'introspection, l'octogénaire nous plonge au cœur de sa guerre vue du ciel, plus précisément du point de vue d'un mitrailleur au sein du 425^e escadron «Alouette», l'unique escadron bilingue de l'Aviation royale canadienne, ce qui s'avère exceptionnel dans notre littérature de guerre.

Pourquoi s'engager volontairement à 18 ans dans un conflit impopulaire au Québec? Pour satisfaire avant tout le rêve de connaître la vie aventureuse d'aviateur, mais aussi parce que les études à l'École technique de Québec lui plaisaient peu, précise-t-il avec honnêteté. Pour lui comme pour des milliers d'autres, le service militaire offre la possibilité de parcourir le vaste monde. Ce sera d'abord l'Angleterre et ses filles aimées dans l'urgence, le temps d'une soirée, puis la Tunisie, d'où les bombardiers décolent pour aller semer la mort et la destruction en Italie entre juin et novembre 1943. Le mitrailleur participe ensuite au débarquement en Normandie du haut des airs. Avec raison, il souligne combien la libération s'est avérée douloureuse. Plusieurs chapitres décrivent les



effroyables raids alliés menés sur l'Allemagne de 1943 à 1945 dans le but avoué de saper l'industrie militaire nazie et le moral de la population.

Le récit montre combien les aviateurs vivent sous tension constante depuis le décollage jusqu'au retour à la base. Dans un style haletant, Gilbert Boulanger décrit l'écrasement de son Wellington au retour d'un raid en août 1943, alors que toute menace semblait écartée. Bien qu'il en soit miraculeusement sorti indemne, les mots portent toute l'horreur ressentie en pareil instant: «*La terreur s'empare de moi. Je vais mourir. Je le sais. Je le sens. J'entends mes cris s'élever au-dessus du vacarme pendant que l'avion fonce vers sa destruction finale*». Entre deux missions, le mitrailleur fait la connaissance d'une belle Anglaise. L'évocation de cette tendre histoire d'amour donne des pages tout en retenue à travers lesquelles perce l'immense affection éprouvée pour cette femme qu'il épousera, qui le suivra au Canada et à laquelle il survivra.

Gilbert Boulanger n'était pas né pour faire la guerre et ne cherche aucunement à se forger une image de héros. Évoquant la rencontre avec un ancien combattant russe en avril 2002, il clôt ainsi son témoignage: «*Nous étions des*

survivants! Nous le savions. Cela suffisait. Peut-être qu'en nos âmes résidait un sentiment de culpabilité, du fait d'être là, vivants, malgré la mort des autres, malgré tout.»

On lit avec bonheur le récit touchant de cet adolescent qui a survécu à ce terrible conflit et

qui en témoigne avec tact et sensibilité.

Collaborateur du Devoir

L'ALOUETTE AFFOLÉE

Gilbert Boulanger
Lux éditeur
Montréal, 2010, 262 pages

Presses de l'Université Laval

Les universitaires ont dû apprendre à enseigner différemment pour rejoindre des besoins divers et adapter leur pratique professionnelle pour qu'elle soit efficace.

Sous la direction de
Jacques Cherblanc et Dany Rondeau

La formation à l'éthique et à la culture religieuse
Un modèle d'implantation de programme

254 pages | 24,95 \$

www.pulaval.com

Visitez les Presses